

LE BOUDDHISME

par André Couture, professeur associé à la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, Québec, Canada

1. Considérations préliminaires à propos du bouddhisme

Pour permettre au lecteur de s'y retrouver, voici quelques considérations préliminaires sur le nombre de ceux qui s'identifient comme bouddhistes, sur le bouddhisme en général et sur la conception du corps liée à cette religion.

Quelques statistiques

Il est très difficile d'évaluer avec exactitude le nombre d'adhérents au bouddhisme et les estimations varient en gros entre 230 et 500 millions. Selon le rapport du centre de recherche Pew, le nombre de bouddhistes dans le monde s'élèverait à 488 millions d'individus. En 2010, le chiffre représentait 7 % de la population mondiale. La moitié des bouddhistes de la planète (244 130 000 individus) vivaient dans un seul pays, la Chine. La Thaïlande, le Japon et la Birmanie comptent quant à eux respectivement 64 420 000, 45 820 000 et 38 410 000 bouddhistes¹. Mais il faut faire remarquer que le manque de statistiques fiables en matière de religion pour beaucoup de pays asiatiques est surtout responsable de cet écart, également les mutations rapides engendrées par des changements politiques plus ou moins récents (Chine, Vietnam, etc.).

L'Enquête nationale auprès des ménages du Canada de 2011 de Statistique Canada donne les chiffres suivants : au Canada, 366 830 bouddhistes (soit 1,1 % de la population); au Québec, 52 390 (0,7 %); et dans la région de Québec, 1 660 individus (0,2 %)². Seulement au Québec, une bonne vingtaine de sectes ou de traditions bouddhiques différentes sont représentées. Plus de 90 % de ces bouddhistes sont d'origine asiatique.

¹ Ces statistiques proviennent du dossier « Quand les chiffres parlent de religion. Quelques données statistiques sur l'état des religions dans le monde, au Canada et au Québec » sur le site du CROIR à l'adresse suivante : <https://croir.ulaval.ca/wp-content/uploads/2015/10/Quand-les-chiffres-parlent-de-religion.pdf>. Vous trouverez dans le même document les références au Pew Centre (<http://www.pewforum.org/>) et à Statistique Canada.

² Vous trouverez un tableau de statistiques dans le dossier « Quand les chiffres... » (voir note 1).

Tableau comparatif simplifié concernant le Canada

	nombre en 1991	%	nombre en 2001	%	nombre en 2011	%
Québec	31 635	0,5	41 384	0,6	52 390	0,7
Ontario	65 325	0,6	128 320	1,1	163 750	1,3
Colombie-Britannique	36 430	1,1	85 535	2,2	90 620	2,1
Canada	163 420	0,6	300 345	1,0	366 830	1,1

Note sur le bouddhisme en général

Le mot « bouddhisme » vient du mot *buddha*, l'Éveillé, celui qui a fait l'expérience de l'Éveil, un titre qu'a jadis reçu un sage de la lignée des Gautama, également surnommé Siddhârtha (celui qui a atteint son but). Il s'agit de l'enseignement du Bouddha. Selon la tradition, ce sage aurait vécu de 563 à 483 avant J.-C. La recherche historique actuelle a tendance à penser qu'il aurait vécu près d'un siècle plus tard, quelque chose comme 480-400, à une vingtaine d'années près.

On distingue habituellement deux grandes tendances à l'intérieur du bouddhisme.

— Il y a d'abord des bouddhistes qui prennent pour modèle le moine qu'a été le Bouddha et se disent fidèles à la tradition des anciens. Cette forme de bouddhisme s'est vraisemblablement constituée autour de l'ère chrétienne et s'est diversifiée en de multiples tendances dont il ne reste actuellement que celle qui s'appelle justement le Théravâda ou Enseignement des Anciens. On en parle souvent comme du Petit Véhicule (Hînayâna). On retrouve ce type de bouddhisme au Sri Lanka, au Cambodge, en Thaïlande, en Birmanie, etc.

— Il y a aussi des bouddhistes qui prennent pour modèle le Bodhisattva, c'est-à-dire celui qui n'est pas encore parvenu à l'Éveil, celui qui s'est efforcé pendant ses existences antérieures et jusqu'à son Éveil à 35 ans de pratiquer les vertus qui l'ont conduit vers cette expérience unique. Cette forme de bouddhisme s'est constituée elle aussi autour de l'ère chrétienne et s'est diversifiée en de multiples tendances. Elle met l'accent sur le don, la compassion, la patience, ainsi que sur la multiplicité des moyens qui préparent à l'Éveil. On n'en parle comme du Grand Véhicule (Mahâyâna). C'est ce type de bouddhisme que l'on trouve en Chine, au Japon, au Népal et au Tibet, dans le nord du Vietnam, etc.

Il y a dans toutes les formes de bouddhisme une minorité de moines ordonnés pratiquant la chasteté, portant un vêtement distinctif et demeurant dans des monastères, parfois des moniales pratiquant elles aussi la chasteté, portant un vêtement distinctif et demeurant dans des monastères distincts, ainsi qu'une majorité de fidèles laïcs, des hommes et des femmes mariés, ou vivant éventuellement dans le veuvage. Alors qu'en Asie ces bouddhismes, qui peuvent être très différents les uns des autres, n'ont pratiquement aucun contact les uns avec les autres, en Occident, sans doute à cause du petit nombre d'adeptes, on sent une tendance à minimiser les

différences, un effort pour dépasser les traditions sectaires, célébrer ensemble les fêtes importantes et parfois même en arriver à une sorte de nouveau bouddhisme universel.

Il faut également tenir compte du fait que, parmi les Occidentaux qui se disent bouddhistes, la plupart sont des sympathisants, qui ont lu quelques livres et qui sont plus intéressés par certains éléments de philosophie ou certaines pratiques de méditation, que résolus à fréquenter assidûment la communauté et à s'astreindre à des pratiques régulières (méditation et autres rites).

Importance de consulter, le cas échéant, le responsable de la famille. Les remarques que je viens de faire suffisent à faire deviner la complexité du bouddhisme. Retenons de cela qu'en ce domaine comme dans les autres, il vaut mieux ne pas tenter d'improviser. Les bouddhistes d'origine asiatique ne seront normalement jamais laissés seuls à l'hôpital. Parce que, dans ces pays, les droits et les devoirs familiaux précèdent les droits individuels, chaque bouddhiste a conscience de faire partie d'une famille et la famille aura également conscience qu'un de ses membres a spécialement besoin d'elle. Ce bouddhiste voudra donc discuter des décisions à prendre avec les siens qui seront toujours là pour lui fournir le support nécessaire, éventuellement lui apporter de la nourriture. Sauf dans des cas très particuliers, on peut être sûr qu'une personne responsable, pouvant s'exprimer en anglais ou en français, viendra au chevet du patient, et c'est à elle que le personnel médical devra s'adresser si ce patient s'avère incapable de le faire par lui-même.³ Le moine ou la moniale bouddhiste a en principe quitté pour toujours la vie de famille et ce sera alors les laïcs de son entourage qui lui apporteront le soutien nécessaire.

Une certaine conception du corps

S'il est une chose sur laquelle les bouddhistes sont d'accord malgré les distinctions sectaires, c'est que l'être humain est un ensemble de facteurs physiques (relevant des grands éléments que sont l'eau, l'air, la terre et le feu) et psychiques (des sensations, des perceptions, des constructions psychiques inconscientes, des actes de conscience). Ce que nous appelons un être humain serait en fait une étiquette commode pour parler d'un assemblage complexe de constituants divers. Un bouddhiste qui connaît l'enseignement du Bouddha se dit que ce composé d'éléments divers change à tout instant et que rien en lui n'est permanent. Ce que d'autres traditions appellent par exemple l'*âtman* (le Soi), l'âme, la conscience, n'a pas pour le bouddhiste d'existence indépendante de l'ensemble physique et psychique : il ne peut s'agir que d'une fiction du mental. Tous ces facteurs, dira le bouddhiste, sont en dépendance les uns des autres, ils se conditionnent les uns les autres. Bien qu'il puisse y avoir certains facteurs qui jouent à certains moments un rôle prépondérant, cela ne leur donne pas de statut spécial qui les placerait au-dessus des autres. Il ne faudrait cependant pas trop vite conclure que cette vision bouddhique est « scientifique », car le bouddhiste arrive à une telle conception parce qu'il est épris de libération. Le monde humain est perçu comme une perpétuelle source de souffrances dont il faut se libérer. Pour cela, il faut éteindre les désirs partiels qui risquent de détourner l'humain de cette ultime libération. Ce n'est

³ Il faudra également se rappeler que, de façon générale, les femmes se sentiront plus à l'aise et plus libres de s'exprimer avec des femmes médecins. Ces questions délicates sont très bien expliquées dans Harold Coward, « South Asian Approaches to Health Care Ethics », chap. 18 de R. E. Ashcroft, A. Dawson, H. Draper et J. R. McMillan (ed.), *Principles of Health Care Ethics*, Second Edition, John Wiley & Sons, 2007, p. 137.

donc jamais le Soi ou la personne qui s'éteint (puisque ceux-ci n'ont pas d'existence réelle). En se libérant de tous ces faux désirs (qui sont comparés à des flammes dévorantes), l'être humain parvient à s'éteindre, ce qu'on appelle le Nirvâna ou Extinction.

2. Questions liées à la souffrance et au fatalisme

Le bouddhiste qui réfléchit à son sort ne peut que se rendre compte que tout est douleur (première grande vérité)⁴. S'il est vrai que le Bouddha a montré par toute sa vie qu'il était possible de faire cesser cette douleur et qu'il a enseigné la route pour y parvenir, il n'en reste pas moins qu'il a enseigné que le monde est un enchaînement de facteurs qui vont de la naissance à la mort et qui sont caractérisés par la douleur. Le bouddhiste est convaincu que l'être humain hérite à sa naissance de *samskâra*, c'est-à-dire de constructions psychiques inconscientes, qui lui viennent d'actions passées, et qu'il produit lui aussi de tels *samskâra* à chaque fois qu'il choisit d'accomplir des actions (*karma*). En effet, parmi les facteurs psychiques, les *samskâra* sont particulièrement importants, car ce sont eux que l'on invoque pour expliquer certaines souffrances. Ce sont des résidus d'actes antérieurs présents en chacun, des résidus qui produisent des effets qui auront eux-mêmes des effets sur les actions à venir. Quand ces constructions servent d'explications à des situations particulières, on parle alors d'effets karmiques.

Toutefois, il ne faudrait pas penser que ce sont là les seules explications aux expériences humaines, comme le laissent penser certaines explications du bouddhisme, relevant surtout l'ésotérisme occidental. Un certain roi Milinda a un jour questionné le révérend Nâgasena à ce sujet. Il voulait savoir si tout ce qu'on expérimente dans la vie est le fruit d'actions passées. Celui-ci lui répond qu'il a tort puisqu'il existe huit contingences causales qui affectent tous les êtres. Certaines expériences sont l'effet des vents (souffles) qui affectent l'organisme, d'autres de la bile, d'autres encore du phlegme. En effet, pour la médecine traditionnelle de l'Inde, il existe trois substances organiques de base (les *dhâtu*). La surabondance d'une de ces substances, et par conséquent les déséquilibres passagers ainsi produits dans l'organisme, servent à expliquer les diverses altérations ou troubles des facteurs physiques et psychiques qui constituent l'être humain. On comprend alors que le sage Nâgasena affirme que la quatrième contingence causale soit la combinaison variable de ces substances. La cinquième cause, ce sont les changements climatiques qui, eux aussi, affectent le corps selon la médecine traditionnelle. La sixième cause, c'est la pression exercée par les circonstances. La septième, c'est ce qui arrive à l'improviste comme le fait qu'un agent extérieur puisse soudainement interférer. Et finalement il y a en huitième place l'arrivée à maturité d'une action (*karma* en sanskrit et *kamma* en pâli). Ce sont les insensés, poursuit Nâgasena, qui disent que tout ce qui arrive provient d'actions antérieures. Seuls les Bouddhas sont en mesure de connaître la portée exacte d'un acte et d'établir un lien entre deux actions⁵. Les actions accomplies dans une vie antérieure sont donc importantes, mais il est

⁴ Sur la question de la souffrance dans le bouddhisme, on pourra se reporter à l'excellent article de Paul Magnin, « L'analyse bouddhique » dans Michel Meslin, Alain Proust et Ysé Tardan-Masquelier, *La quête de guérison. Médecine et religions face à la souffrance*, Paris, Bayard, 2006, p. 147-175.

⁵ On consultera la traduction des *Milinda's Questions (Milindapañña)* par I. B. Horner (Oxford, The Pali Text Society, 1996), IV. The Dilemmas, Division I, point 8, vol. I, p. 187-192; Division VIII, point 9, vol. 2, p. 134. On trouvera une traduction française dans Kevin Trainor (dir.), *Bouddhisme*, Köln, Taschen GmbH, 2007, p. 61.

fort difficile d'en juger et, de toute façon, ce n'est qu'un des facteurs possibles. Le bouddhisme n'hésite donc pas à affirmer qu'il faut tenir compte de ce qu'enseigne la médecine traditionnelle pour comprendre l'origine des maladies. Le passage aux enseignements de la médecine scientifique moderne se fait donc très aisément. Les textes traditionnels encouragent le moine aussi bien que le laïc à utiliser tous les médicaments disponibles proposés par les médecins pour surmonter les maladies⁶ et la médecine d'aujourd'hui peut compter sur un préjugé positif à cet égard de la part des patients bouddhistes.

Le fatalisme. Il convient de dire un mot au sujet de l'idée que les religions orientales (bouddhisme aussi bien qu'hindouisme) seraient naturellement fatalistes. Je dirais plutôt que le fatalisme relève d'une disposition individuelle et se retrouve à ce titre chez les gens de toutes les religions tout autant que chez les athées ou les agnostiques. Il y a évidemment dans le bouddhisme des personnes qui accusent facilement la fatalité et se contentent de suivre le courant, convaincues qu'il leur est inutile de prendre quelque initiative que ce soit. Par contre, on trouve dans le bouddhisme quantité d'appels à agir et à se prendre en main qui n'empêchent toutefois personne de penser que la dévotion au Bouddha ou aux Bodhisattva peut aussi procurer un soulagement à la douleur et aider à la supporter.

3. Questions liées à l'alimentation et à la prise de médicaments

Un certain nombre de bouddhistes (les moines et les moniales, certains laïcs) sont végétariens. Mais à part cela, il n'y a pas de restrictions particulières concernant la diète ou de restrictions en lien avec le traitement médical. Étant donné l'insistance sur le développement de l'attention et sur la méditation consciente, et dans le but de franchir la dernière étape de leur vie avec un esprit clair, il est possible que certains patients souhaitent diminuer au maximum les sédatifs ou analgésiques de façon à demeurer alertes jusqu'à la fin de leur périple terrestre. Il conviendra de s'informer de ce que souhaite la personne, de façon à éventuellement diminuer les doses normalement prescrites⁷.

4. Questions liées aux rites de naissance et aux rites funéraires

Dans le bouddhisme, les événements que sont la naissance d'un enfant, le mariage et la mort sont considérés comme séculiers, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de prescriptions bouddhiques particulières qui s'appliqueraient spécifiquement à ces rites de passage. Les bouddhistes utilisent les rites et autres coutumes qui sont ceux de la culture à laquelle ils appartiennent. Dans le cas des funérailles, comme le bouddhisme est apparu et s'est d'abord développé en Inde, on retient généralement qu'il faut disposer du corps par crémation. Toutefois, comme on le verra dans le

⁶ On pourra lire à cet effet par exemple le *Visuddhimagga* (Le Chemin de la Pureté) de Buddhaghosa, III, 47-50 (voir la traduction de Christian Maës, Paris, Fayard, 2002, p. 124-125). On pourra également lire ce que dit à ce sujet un passage de l'*Anguttara Nikāya*, une collection de sermons classés selon le nombre d'éléments mentionnés ; voir *The Numerical Discourses of the Buddha. A Translation of the Anguttara Nikāya*. Translated from the Pāli by Bhikkhu Bodhi, Wisdom Publications, Sommerville (MA), 2012, The Book of the Fives III, 142-147, p. 740-744.

⁷ Voir Damien Keown, « End of Life : the Buddhist View », www.thelancet.com, vol. 366, 10 sept., 2005, p. 952.

paragraphe suivant, en raison de la croyance aux renaissances, la période qui entoure la mort a fini par prendre une importance particulière.

5. Questions liées à l'accompagnement des mourants et à la mort⁸

Étant donné que les bouddhistes croient aux renaissances, les derniers moments de la vie sont pour eux extrêmement importants, car c'est à ce moment que se joue la destinée de la personne. Ce n'est pas tant le corps physique qui intéresse alors le bouddhiste que ce qui se passe dans les zones plus profondes de la conscience de celui ou celle qui meurt. C'est pourquoi les bouddhistes pensent qu'il est important d'accompagner cette personne pendant cette période en lui faisant entendre des textes qui puissent imprégner son psychisme et l'orienter dans la direction la plus favorable pour lui. Après la confirmation de la mort par le médecin, il est important pour la même raison de laisser reposer le corps sans le déplacer pendant au moins douze heures. La famille veille alors le défunt dans un climat de recueillement et, quand c'est possible, des moines récitent à son intention une sélection de sermons du Bouddha (*sûtra*) censés disposer l'esprit et faciliter le passage. Il arrive aussi que l'on fasse jouer des cassettes sur lesquelles ont été enregistrés ces textes. Les bouddhistes du Grand Véhicule profitent de l'occasion pour implorer les Bodhisattva, des êtres de compassion comme Amitâbha ou Avalokiteshvara, de venir en aide au mourant et de l'accompagner par-delà la mort. Le but de ces rites est toujours de disposer la conscience profonde de la personne qui vient de mourir et de l'aider à obtenir la meilleure renaissance possible.

Il ne semble pas qu'une éventuelle *autopsie* pose problème. Mais la famille voudra en être clairement informée et voudra disposer du corps dans les plus brefs délais pour procéder aux rites funéraires.

6. Questions liées au don d'organes et à la greffe d'organes

L'amputation d'un membre et la greffe d'organe ne posent ordinairement pas de problèmes qui seraient spécifiques au bouddhisme, si l'intervention est jugée absolument nécessaire et a été bien expliquée.

7. Questions liées à l'avortement

Le bouddhisme considère ordinairement l'avortement de façon négative, puisque l'enseignement bouddhique interdit de détruire la vie. Il s'agit d'un précepte important que l'on associe souvent à la bienveillance (*maitreya*) et à la compassion (*karuna*). On cite parfois un passage du *Vinaya Pitaka* selon lequel « un moine qui enlève la vie à un être vivant délibérément, au point de causer un avortement, n'est plus un adepte du Bouddha »⁹. Peter Harvey précise cependant dans son

⁸ Ce paragraphe est tiré en bonne partie d'une conférence que j'ai donnée à l'Hôpital Laval, le 27 novembre 1995, et l'information qui s'y trouve a été vérifiée avec un ami hindou, Monsieur Purushottam Joshi, alors professeur à l'Université Laval.

⁹ Il s'agit d'un texte du *Vinaya Pitaka* cité par Michael G. Barnhart, « Buddhist Perspectives on Abortion and Reproduction », dans Daniel Cozort et James Mark Shields (ed.), *The Oxford Handbook of Buddhist Ethics*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 592-610, voir p. 595. Pour toute cette question, on se reportera à cet important article.

Introduction to Buddhist Ethics que la tradition considère l'avortement comme un mal nécessaire quand la vie de la mère est menacée, en cas de viol, dans le cas où, s'il n'y avait pas d'avortement, la mère devrait donner l'enfant en adoption et pourrait en subir un grave traumatisme mental¹⁰. Mais on devine aussi que, par-delà la position traditionnelle, il y a place actuellement, chez les bouddhistes plus libéraux ou davantage occidentalisés, à des discussions animées sur cette question. Pour justifier leur position plus large, ces bouddhistes font entre autres valoir que l'avortement ne devient un crime qu'à partir du moment où le fœtus devient un être sensible (*a sentient being*), c'est-à-dire un être capable de désirs et de conscience, soit entre 20 et 26 semaines. Jusqu'à ce point, il n'y aurait aucune interférence avec l'apparition dans le fœtus de traces d'actions issues de vies antérieures et par conséquent l'avortement serait acceptable. On retiendra que, par-delà le point de vue traditionnel qui refuse d'emblée tout avortement, il y a place pour des positions plus nuancées qu'il ne saurait être question de discuter ici. C'est donc à la femme concernée et à sa famille de prendre une décision éclairée à cet égard. Pour plus de renseignements, on pourra entre autres se reporter à l'article de Barnhart cité à la note 9.

8. Questions liées au soulagement de souffrances extrêmes et à l'euthanasie

Aux questions concernant la souffrance viennent se joindre celles du soulagement de souffrances extrêmes et de l'euthanasie. La question du soulagement de souffrances extrêmes par une médication appropriée pose problème au moment où cette médication accélère indirectement la venue de la mort. Il convient donc de bien expliquer les conséquences de cette décision au patient ou au porte-parole de la famille. Comme une telle médication finit par rendre le patient moins conscient, il est possible que certains bouddhistes s'y opposent parce qu'ils souhaitent franchir la mort en toute conscience (voir plus haut le point 3, « Questions liées à l'alimentation et à la prise de médicaments »).

Il pourrait aussi arriver qu'à la suite d'un accident par exemple, le patient demeure dans un état végétatif qui peut persister pendant un temps assez long s'il est nourri artificiellement. Le bouddhisme considère ordinairement que ce patient, qui n'a alors plus de conscience mentale, n'est pas un cadavre et qu'il demeure toujours un être vivant qui mérite le respect et le maximum de compassion. Avant toute décision concernant l'interruption de soins jugés extraordinaires, encore ici il importe d'en discuter avec la famille¹¹.

Les textes récents qui traitent d'euthanasie dans le bouddhisme insistent pour dire que cette question est différente de celle du suicide, car il ne s'agit plus d'un individu qui décide par lui-même de mettre fin à ses jours, mais de la société et de l'état qui considère que, dans certaines circonstances, la vie devient moralement intolérable et qu'il est alors tout à fait acceptable d'y mettre fin soit en provoquant activement la mort soit en ne fournissant plus au patient le minimum requis pour son maintien. On mentionne certains textes bouddhiques qui permettrait de cerner la position du Bouddha lui-même aux prises avec cette question. On retiendra ici que les

¹⁰ *Ibid.*, p. 596.

¹¹ Voir Damien Keown, « End of Life : the Buddhist View »..., p. 953.

cultures bouddhiques posent généralement la question de façon différente de la façon occidentale. « En Occident on traite en grande partie ce problème comme une question de droits individuels (à savoir “le droit à mourir”), tandis qu’en Asie la question se formule davantage en termes de devoirs et d’obligations familiaux »¹². Comme le bouddhisme pense que toute chose est conditionnée, relative et interdépendante, et qu’il refuse par conséquent l’indépendance de la conscience humaine, il ne saurait être question de miser sur l’autonomie de la personne et sur son bénéfice exclusif. L’individu fait partie d’une communauté qui a toujours voix au chapitre quand il s’agit du sort d’un de ses membres. La réflexion bouddhique sur l’euthanasie s’inscrit également dans un contexte où l’on accepte l’idée de renaissances. Ceci veut dire qu’un individu qui accepte l’euthanasie s’apprête en fait à raccourcir volontairement la durée de vie qui aurait dû être la sienne en raison de ses actes passés. Certains livres de spiritualité Nouvel Âge posent explicitement la question en discutant de réincarnation et se livrent à une sorte de comptabilité des mérites qui peut devenir à la limite caricaturale. Si je retranche deux années à ma vie, je devrai nécessairement, pour compenser ce manque, renaître dans le corps d’un enfant qui mourra à deux ans... Oublions cette sorte de mathématique simpliste. Ce qui est sûr, c’est que le problème pourra se poser et qu’il fera certainement réfléchir le bouddhiste. Si l’on plaide alors contre l’euthanasie, c’est que, du point de vue du karma, on ne fait alors que retarder une souffrance à laquelle on ne pourra jamais échapper. Par contre, une personne qui opte en faveur de l’euthanasie a aussi droit à de la bienveillance et à de la compassion de la part de sa communauté, quoique l’on soit aussi conscient du fait qu’être bienveillant et compatir ce n’est pas accepter n’importe quoi¹³.

¹² « In the West the issue is seen largely as one of individual rights (specifically the ‘right to die’), whereas in Asia the issue is framed more in terms of family duties and obligations » [Damien Keown, « Euthanasia », dans Daniel Cozort et James Mark Shields (ed.), *The Oxford Handbook of Buddhist Ethics*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 611-629, en part. p. 612, ma traduction].

¹³ Sur cette question de l’euthanasie, on se reportera à l’article très complet cité à la note précédente.